

Recherches sociographiques



Gary CALDWELL, *La question du Québec anglais*

Uli Locher

Volume 37, numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057041ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057041ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Locher, U. (1996). Compte rendu de [Gary CALDWELL, *La question du Québec anglais*]. *Recherches sociographiques*, 37(2), 324–327.

<https://doi.org/10.7202/057041ar>

sans doute pourquoi seulement 2 des 19 références à la fin sont en anglais. J'ignorais qu'il soit aussi facile d'étudier la politique canadienne dans la langue de Molière. Sur le plan du style, je n'ai pas compris l'intérêt de mentionner l'année de naissance des auteurs de certains ouvrages cités au fil du texte. Le fait de savoir que Léon Dion est né en 1922 donne-t-il plus de poids à ce qu'il a écrit ? On a un peu l'impression de lire un texte préparatoire à la refonte du classique *Système politique du Canada et du Québec* que le catalogue des PUQ et celui de Boréal (dans une version en 125 pages sur les institutions) annoncent depuis un certain temps déjà. Bernard pose le problème, critique et présente les thèses en présence mais ne va pas beaucoup plus loin. Il ne fait qu'esquisser ses préférences. Au chapitre 3 par exemple, il déplore l'immobilisme mais ne propose pas de remède dans des dossiers fondamentaux. La politique est présentée comme un jeu d'équilibre entre les forces en présence, actuellement d'égal calibre, d'où l'immobilisme. L'auteur ne prend guère parti si ce n'est qu'il tend à relativiser l'importance de certains problèmes. Il sait parfois être sarcastique comme lorsqu'il est question des commentaires d'anglophones sur le déclin du français loin des frontières québécoises (p. 137) ou sur la réforme constitutionnelle. Bernard semble par ailleurs relativement optimiste quant à la capacité de la société politique à continuer malgré ces problèmes. Cette modestie dans les commentaires limite la contribution de ce livre à la littérature existante. Le choix des problèmes n'est pas d'une originalité foudroyante mais leur traitement est réussi. En résumé, si des solutions pratiques ne sont pas proposées, le lecteur reforme ce livre mieux informé et capable de jeter un regard plus lucide sur les enjeux qui continueront à dominer l'ordre du jour des gouvernements dans l'avenir prévisible. Il reste alors à dépasser l'étape de la critique pour imaginer des solutions à ces problèmes. Même si Bernard s'y refuse, la science politique a des solutions à offrir aux autorités. Ce qui rend l'étude des organisations publiques plus intéressante que celle des organisations privées, c'est précisément que dans le public, les choix doivent être faits dans une plus grande incertitude et en s'efforçant de tenir compte de multiples impénétrables.

LUC BERNIER

École nationale d'administration publique.

Gary CALDWELL, *La question du Québec anglais*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 119 p.

Ce petit livre s'inscrit dans la série d'analyses sociologiques importantes du Québec anglais qui semblent vouloir sortir à peu près tous les cinq ans. Nous avons déjà vu *The English Fact in Quebec* de Sheila ARNOPOULOS et Dominique CLIFT (1980), *The Forgotten Quebecers* de Ronald RUDIN (1985) et *The Reconquest of Montreal* de Marc LEVINE (1990). Voici donc en 1994 ce *Diagnostic* de Gary CALDWELL qui partage avec ses prédécesseurs un intérêt soutenu pour l'évolution démographique, le souci de dépasser la politique partisane et ethnique, et une approche de l'histoire qui en apprécie la complexité plus que d'en juger les résultats. Ce n'est pas dire que ces livres sont similaires ni qu'ils sont sans failles, mais qu'ils

se distinguent d'autres publications plus proches du pamphlet politique dont les plus récentes sont celles de Reed SCOWEN (*A Different Vision*, 1991) et de Josée LEGAULT (*L'invention d'une minorité : les Anglo-Québécois*, 1992 — avec une annexe par Gary Caldwell).

Nous pouvons regrouper les dix chapitres en trois grandes parties. Les chapitres 1, 2 et 3 traitent du contexte historique et des constellations politiques qui ont façonné le groupe anglais et son évolution démographique. L'intention de l'auteur est de montrer que ce groupe ne se définit pas par la seule langue maternelle mais aussi par une dimension culturelle partagée et le sens d'une identité commune. Ce sens découle de son origine canadienne. Caldwell reste précis dans sa définition des limites de la réalité culturelle qu'il appelle le Québec anglais. Sont exclus les immigrants récents, les anglophones nés en Nouvelle-Angleterre (même des Canadiens émigrés) et d'autres Néo-Canadiens. Sont compris, par contre, à part des Québécois de tradition culturelle britannique (50%), des Juifs (10%) et les descendants d'immigration de pays divers (40%) qui remplissent les conditions d'être anglophones et nés au Canada. Ce Québec anglais est en déclin depuis 1976, en raison d'un solde migratoire négatif et d'une fécondité déficiente, mais il se serait stabilisé au niveau d'un demi-million de personnes grâce à un gain net et croissant au chapitre des transferts linguistiques (p. 38).

La deuxième partie du livre traite de certains aspects de la stratification sociale. Le chapitre 4 concerne le déclin de la classe moyenne, causé en partie par l'émigration sélective des individus les mieux qualifiés, et de l'isolement social progressif de la population anglaise. Sa société civile manque de vitalité (p. 47) et ses membres ont connu une progression proportionnellement bien inférieure à celle de leurs homologues de langue française (p. 45). Le système éducatif n'arrive d'ailleurs pas à équiper cette population pour faire face à la compétition accrue. La rationalisation des ressources et l'expansion d'une technocratie provinciale ont eu comme effet de saper les institutions qui jadis avaient fait la force de la communauté; le chapitre 5 en donne un portrait critique. Le sixième chapitre met l'accent sur les échanges avec le monde francophone et sur le bilinguisme accru qui pourraient mener à un certain équilibre des deux traditions sans pourtant renforcer la culture anglaise en déclin.

La partie finale du livre, soit les chapitres 7 à 10, renvoie à certains problèmes qui ont surgi fréquemment dans les débats politiques des dernières années: la domination franco-québécoise de l'État et de l'emploi, la législation linguistique, la fragmentation culturelle et quelques autres facteurs qui, ensemble, ont eu les deux résultats suivants. Premièrement, au plan individuel, un profond sentiment d'exclusion s'est répandu parmi les Anglo-Québécois. Caldwell montre de la compréhension pour ce phénomène rarement discuté de façon sérieuse et en fait même le titre d'un chapitre. Deuxièmement, au plan politique, une radicalisation s'est signalée avec l'arrivée de Reed Scowen à la tête d'Alliance Québec. Caldwell se lance ici carrément dans le débat pour combattre l'influence des Richler et Scowen, de la télévision américaine et surtout de son ennemi de choix, le néolibéralisme qui rendrait secondaires les intérêts collectifs par rapport aux droits universels de l'individu. Depuis le début du livre, la passion contre cette bête noire emporte d'ailleurs l'auteur au point qu'il oublie de nous en fournir une définition avant la page 101. C'est son idée fixe depuis des années: les anglophones ont tort de revendiquer leur droit à l'utilisation de leur langue; ils auraient intérêt à adopter une optique plus large et plus culturelle (p. 78).

Quelles sont les options qui s'offrent à cette communauté en déclin? Caldwell en voit quatre, soit 1) s'apitoyer sur son sort, 2) s'exiler, 3) s'assimiler et 4) se prendre en main.

La première option — selon lui celle de Richler — lui semble déloyale et naïve, la deuxième sans doute plus honorable, mais coûteuse par la perte d'identité qu'elle entraîne, la troisième presque irréalisable parce qu'elle forcerait les Anglo-Québécois à devenir immigrants dans leur propre pays. Caldwell privilégie donc l'option de se prendre en main et il a même des propositions concrètes : les Anglo-Québécois devraient bâtir leur propre sous-économie ethnique, réhabiliter leur histoire et recoloniser des régions rurales du Québec (p. 73-74). Oui, vous avez bien lu et vous pouvez vous imaginer les réactions de la classe politique francophone si jamais de telles propositions devenaient programme politique !

Le lecteur aura deviné que cet auteur ne sera jamais *politically correct* dans aucun camp. Le livre se veut provocateur, comme d'ailleurs toute la série *Diagnostic* de l'IQRC dont il fait partie. Voici quelques réflexions qu'il a provoquées chez moi.

Premièrement, les chiffres me semblent souvent un peu bas. Quelle est l'intention derrière la tendance de toujours pousser vers la baisse les nombres concernant les effectifs du groupe ? Le Québec anglais en 1991, selon Caldwell (p. 24), ne comprend pas les 759 000 personnes qui ont, selon Statistique Canada, l'anglais comme langue d'usage (LU), ni les 647 300 de langue maternelle anglaise (LMA), mais seulement les 563 430 (LMA) qui sont nées au Canada. Mais même ce chiffre est réduit dans le texte (p. 25-38 et partout ailleurs) à un demi-million, sans explication. Les autres 147 300 personnes (LMA) résidant au Québec — dont la grande majorité sont citoyens canadiens depuis longtemps — n'auraient donc pas le droit de se considérer comme faisant partie du Québec anglais, sans même mentionner le groupe anglophone (LU) dont la taille dépasse de 259 000 celle de ce Québec anglais ? C'est de la sociologie bien surprenante et on pardonnera au lecteur qui soupçonnera une finalité politique derrière ces estimations arbitraires. Le message qu'il peut y entendre est, d'une part, que les vrais anglophones sont bien moins nombreux que ce que dit le recensement et, d'autre part, que le spécialiste recommande d'exclure du débat une bonne partie de la population qui n'aurait pas les racines qui comptent.

La deuxième provocation du livre vient de l'effort de définir un groupe culturel proprement dit. C'est un élément important dans le raisonnement de l'auteur qui passe beaucoup de temps à retracer les racines historiques d'une communauté (qui est autre chose qu'une catégorie linguistique) et à déplorer que dans la culture politique le néolibéralisme a remplacé le nationalisme canadien-anglais (p. 89). Pourquoi donc baser la définition du groupe sur cet élément non culturel qu'est le lieu de naissance plutôt que sur un attribut éminemment culturel comme la langue d'usage ? Ne serait-il pas plus convaincant de traiter du groupe entier, y compris les nouveaux arrivés qui en bonne partie font sa force culturelle — comme les Loyalistes du passé et les Américains moins loyaux des décennies récentes (p. 22) ? Ce n'est d'ailleurs que sur cette base qu'on pourra comprendre le virage politique et le débat récent du groupe qui ont laissé marginalisés la vieille garde de représentants des Cantons-de-l'Est et Gary Caldwell. L'auteur pratiquerait-il une sorte de pure-lainisme anglophone que les leaders du groupe ont généralement su éviter ?

La troisième provocation, je la sens à un niveau purement intellectuel, et elle est tout à fait positive. C'est un livre qui ne vous laisse pas calme. Je m'attendais à un traité de démographie (discipline sèche s'il y en a une), après toutes les autres études qu'on connaît de cet auteur qui fait autorité dans le domaine. Mais on m'a servi un document à teneur plutôt politique, plein d'idées, de critiques et de sorties belliqueuses. C'est donc un plaisir de le lire et la stimulation provocatrice est présente à chaque page.

Pourtant, tout ceci me laisse sur ma faim pour une nouvelle analyse approfondie — et tant attendue de ce spécialiste — de la démographie du groupe; ce qu'il y a ici d'analyse démographique est fort sélectif, incomplet et parfois tendancieux. Les chiffres présentés, de toute façon, ne justifient aucunement la proposition — et le message politique — que le groupe anglo-québécois se serait stabilisé (p. 34, 38, 107). Je me questionne donc: quelles prévisions seraient plus plausibles? Quel est l'effet sur le lecteur du message calmant selon lequel le groupe serait plus petit que prévu, mais stable? Tant d'autres parlent d'une catastrophe démographique des anglophones: quel est l'impact politique lorsque l'autorité reconnue dit qu'il n'y en a pas et que ce qu'il y a de vraiment néfaste, c'est plutôt une déroute idéologique du groupe?

J'ai beaucoup aimé certaines parties de ce livre, non pas parce que je partagerais les opinions de l'auteur, mais parce qu'il donne un souffle nouveau et différent à un débat qui semble toujours être le même, avec des statistiques peu reluisantes et des dérapages occasionnels vers les obsessions et injures ethniques. Caldwell est toujours frais, stimulant, non conformiste et *politically incorrect*.

Le travail d'édition laisse parfois à désirer. On aurait pu démêler les propositions au sujet de francophones non-francophones (p. 17). On aurait pu revoir le texte par rapport aux chiffres; par exemple, le tableau 4 (p. 33) montre une réduction de 45 000 à 12 000 de l'immigration internationale anglophone en quinze ans, tandis que le texte qui suit ne parle que d'un cinquième. Est-ce de la négligence ou un autre effort pour minimiser le déclin démographique du groupe? Le tableau 5, qui consiste vraiment en deux tableaux séparés à contenu très différent, présente des comparaisons sans introduire les variables-contrôle essentielles (ex., la distribution rurale-urbaine). De plus, ce tableau à contenu chaud — écarts de revenu entre les groupes linguistiques — ne fournit pas les sources des données. Le travail bibliographique est moins que parfait. La bibliographie n'est qu'une liste des ouvrages cités puisqu'elle n'aspire pas à couvrir complètement le thème du livre. De plus, plusieurs ouvrages cités dans le texte y manquent, par exemple, ceux de MACLENNAN (1945) et SMITH (1971).

Je résume: ce petit livre est important parce qu'au-delà de l'analyse démographique il représente une prise de position politique basée sur celle-ci. Caldwell nous donne un aperçu de l'histoire des Anglo-Québécois telle qu'il la perçoit. Son traitement des questions de population, politique et économie est fort particulier — *idiosyncratic*, dirait-on en anglais —, mais il ne manque pas de cohérence. L'auteur veut nous parler d'une communauté, pas juste d'un groupement linguistique, et elle lui tient à coeur, cette communauté. Mais avec son analyse éclectique il risque de se faire plus d'amis dans certains milieux franco-québécois, plus habitués au discours collectiviste, qu'au Québec anglais qui s'accroche aux droits universels de la personne pour ralentir son déclin.

ULI LOCHER

*Département de sociologie,
Université McGill.*
